

CHAPITRE 3

Mercredi après midi

Ne pas déjeuner m'a toujours été très désagréable. Bien sûr on n'en meurt pas, mais il ne convient pas de pratiquer cette ascèse trop souvent. J'ai noté d'ailleurs que lorsque ce genre de contrariété survenait, j'avais envie de me gratter. Pas toujours au même endroit, mais gênant quand même. César a pris le volant de notre véhicule de service, a d'autorité ventousé le gyrophare sur le toit, et enclenché la sirène. Zézette, notre savante technicienne s'est embarquée à l'arrière avec son matos.

— César, la voiture de Vernon est vide, rien ne presse ; ne troublons pas la tranquillité de ces braves Parisiens qui ont déjà bien du mérite à vivre dans cette ville gérée par des fadas, et essayons d'éviter d'avoir un accident.

— Ma façon de conduire t'inquiète ? Tu n'aimes pas notre Maire ?

— Oui à la première question, tu viens juste successivement d'éviter un cycliste, puis un piéton, et je sens mal l'autobus qui va tourner à droite dans cinq secondes... Et non à la seconde, je la méprise, ainsi que tous ses électeurs, bien que nous devions être avarés de notre mépris, vu le nombre de nécessiteux.

Discipliné, César ralentit et éteint la sirène.

— Tu as raison, quand j'ai faim, j'ai tendance à m'énerver.

— Veux-tu que nous nous arrêtions acheter de quoi calmer les cris de nos estomacs ?

— Non merci. D’abord les collègues nous attendent, et eux aussi doivent avoir envie d’aller griller, puis si c’est pour bouffer de la merde, je préfère la diète. En revanche, au retour, on peut tenter un détour par un petit resto qu’on m’a recommandé et qui fait un petit salé aux lentilles, paraît-il un régal, et pas cher. Je dis ça, je dis rien...

— Vendu ! D’accord Zézette ? c’est moi qui régale...

— Monsieur le commissaire, je ne sais pas si je peux accepter...

— Ne vous inquiétez pas, Zézette, j’ai un budget.

— Ce n’est pas pour ça, mais c’est pour la religion : les lentilles c’est bon, mais le petit salé ça le fait pas. Et chez nous y a pas de confesse pour effacer les PV.

Zézette ! Crégu, sur quel canal bondieusard est-elle branchée ? À moins qu’elle soit végétarienne ou pire végane ?

— Ne vous inquiétez pas Zézette, ils servent sûrement autre chose que du cochon.

La voiture de Vernon est sagement garée sur une place autorisée dans cette rue banlieusarde bien tranquille de Levallois-Perret. Pour autant, la flicaille locale s’est positionnée en épi tout autour, comme si la malheureuse bagnole allait se tirer sans prévenir, créant stupidement un embouteillage mal venu. Les représentants de l’ordre ont une propension naturelle à se croire tout permis quand il s’agit de leurs propres véhicules. Avisant une place réglementaire libre, je fais signe à César de s’y garer en bon citoyen. Un peu surpris, il obtempère sans moufter. Nous sommes attendus.

— Monsieur le commissaire, nous avons sécurisé l’emplacement, mais n’avons touché à rien en vous attendant.

— Merci, c’est très professionnel.

Le Sage dit : les simples goûtent les compliments comme les

guêpes la confiture. Il convient donc toujours de les remercier et de leur flatter l'encolure.

— Comment l'avez-vous repérée ?

— Très simple : dans le cadre d'une enquête à laquelle nous procédions dans cette rue, nous avons soumis les plaques des voitures qui y étaient stationnées au fichier des objets et des véhicules signalés, vous savez, le FOVES où vous avez dû créer une fiche concernant cette voiture.

— Épatant, vive le Progrès ! César, donne à Zézette le double des clés ; Zézette, allez-y pour les empreintes, les photos et tout atome intéressant.

Zézette commence à prendre des photos de la rue, de la voiture garée, enfile une paire de gants de chirurgien et commence son relevé d'empreintes. Puis elle ouvre le coffre qui ne contient qu'une petite sacoche genre voyage, photographie le bazar sous tous les angles. Elle en soulève le tapis de sol sans résultat, projette avec un aérosol un produit transparent sur le tapis, puis dessous ; enfin elle ouvre la portière du passager arrière droit, photographie, renifle, utilise à nouveau son aérosol, puis va ouvrir la portière côté conducteur. Elle est gracieuse la Zézette, carrossée Pininfarina, comment ne l'ai-je pas remarquée auparavant ? Je vieillis ou bien le féminisme ambiant censure mes troubles pensées.

— La voiture sent un peu le tabac, il fume le Commissaire ? Je ne vois pas de mégot.

Je me tourne vers César, un peu bête :

— Il fume Vernon ? Je n'en ai pas le souvenir...

— Je ne sais pas, en tous cas, pas au bureau...

Je vais moi-même renifler à l'intérieur de la voiture : incontestablement, une cigarette s'y est consumée il n'y a pas très longtemps. Mais il n'y a pas de mégot, sans doute parce que les constructeurs d'aujourd'hui ne proposent plus de cendrier dans leurs chignoles aseptisées.

Zézette recommence ses opérations mystérieuses et finit par nous annoncer qu'elle terminera au garage du service. Elle se propose d'y reconduire elle-même le véhicule. Bien aimable. Et elle évite ainsi le petit salé aux lentilles...

Les interdits alimentaires d'ordre religieux m'ont toujours rendu perplexe : on peut bien sûr comprendre le symbole, la pomme d'Eve par exemple, ou le contexte sanitaire ou hygiénique de l'époque, mais aujourd'hui... J'imagine mal Dieu, dans sa toute-puissance, se mêler du détail du régime alimentaire de ses ouailles, à partir du moment où il nous a créés omnivores... C'est un des points qui me gênent dans les perspectives hégémoniques de l'Islam : nous priver du cochon, alors que, chacun le sait, dans le cochon, tout est bon.

Le resto de César présente bien, en effet, dans le chaleureux sans prétention. Pas de décor piteusement moderne ou faussement rustique, des tables suffisamment éloignées les unes des autres pour qu'on puisse se parler sans que les voisins en profitent, et surtout pas de musique, on est là pour bouffer, pas pour chanter ou danser. Les patrons de boui-boui qui imposent leurs goûts musicaux aux clients sont des gournafiers qui devraient se reconvertir dans la supérette, là où on diffuse de la musique de chiotte pour que les clients ne restent pas trop longtemps.

César, qui a des manières, m'a laissé la banquette ; il se carre profondément sur sa chaise, vérifie qu'aucune incongruité sur la table ou dans l'environnement immédiat ne va gâcher son bonheur, ajuste ses lunettes sur son nez, et se plonge dans la carte, concentré. Attendri, je l'observe un moment, comme je le ferai d'un enfant guettant son biberon, puis me livre moi-même à l'examen du recto-verso qu'on m'a confié. Comme j'invite, après un coup d'œil au menu du jour, bien avenant, je vais à la carte pour mettre à l'aise César. Que des plats de chez nous, à l'ancienne. J'annonce vite la couleur :

— Je vais goûter les moules à la crème, puis vais essayer ces pieds de porcs désossés en galette, pommes dauphines. Le pied porc ne saurait décevoir alors que la pomme dauphine ne supporte pas la médiocrité. Voilà qui me paraît un bon test.

César est manifestement rassuré de me voir choisir dans l'onéreux mais semble hésiter :

— En entrée je vais essayer le hareng pomme à l'huile, en apparence c'est facile et rapide à faire, mais en réalité, il faut que les harengs marinent longtemps dans un grand pot en terre qui sert quasiment à l'année. C'est là qu'on voit la bonne maison. Puis, même si les joues de bœuf me tentent terriblement, je vais finalement aller vers le petit salé, pour que je me rende compte.

— Te rendre compte de quoi ?

— Si le mec qui m'a recommandé cet établissement a bon goût ou pas...

— C'est qui ?

— Mon beau-frère, le mari de ma sœur. Elle est plutôt bien tombée ; en général il ne dit pas trop de conneries bien qu'il soit écolo.

Nous passons la commande, et restons silencieux, laissant nos pensées se former au hasard de l'instant.

Puis César se lance :

— Tu vois, la bouffe, ce ne doit pas être ce qu'il y a de plus important dans la vie, mais quand même...

— Le Sage dit qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

— Mes parents, surtout mon père, avaient crevé la dalle dans leur jeunesse. Manger, bien manger, était d'abord un symbole important à leurs yeux, mais sûrement aussi un vrai bonheur. Nous n'étions pas riches, mais tous les deux cuisinaient avec soin, et bien, souvent avec des ingrédients qu'on considérerait aujourd'hui comme malsains. Et c'était parfois très bon. Tu vois, je pense que Vernon ne